L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 25 avril 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 632 rue Canal, N. O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	70	20
Midi.....	76	24
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	68	20

LA PAIX

DANS

l'Amérique Centrale

Une nouvelle qui causera une grande satisfaction dans les cercles gouvernementaux de Washington, ainsi que dans toutes les parties des Etats-Unis en relatations d'affaires avec l'Amérique Centrale est arrivée hier : un traité de paix entre le Salvador et le Nicaragua a été signé à Amapala par les plénipotentiaires des deux pays. Le Honduras n'avait plus voix au chapitre, ses troupes ayant été complètement défaites par celles du Nicaragua, et le président de ce dernier pays Zélaya, ayant établi un gouvernement provisoire en remplacement de celui du président Bonilla en fuite. On peut donc regarder comme définitif le traité d'Amapala, traité dont les conditions sont, dit-on, honorables pour les deux pays.

Le Salvador n'avait d'ailleurs pas pris directement part à la lutte, mais il avait apporté à son allié, le Honduras, un sérieux appui moral en massant des troupes à la frontière, et le vainqueur n'était peut-être pas tout à fait dans le tort en lui réclamant une indemnité de guerre.

Mais il a finalement renoncé à cette exigence, ainsi qu'au libre échange des denrées entre les deux pays qu'il voulait imposer.

Le Salvador sort indemne de toute l'affaire. C'est son allié qui a supporté et a succombé sous le poids de la lutte, et il échappe aujourd'hui à l'envahissement probable par les troupes victorieuses du Nicaragua en signant un traité fort honorable en somme.

La paix est rétablie, et ce qui indique qu'elle l'est sérieusement c'est le fait que les commissaires envoyés à Amalapa pour en discuter et en arrêter les conditions vont incessamment regagner leurs pays respectifs sur des navires de guerre américains, conformément, évidemment, à des instructions envoyées de Washington aux commandants de ces bâtiments.

La guerre qui se termine ainsi n'a pas été meurtrière, comme toutes celles qui éclatent de temps à autre dans ces régions, mais elle n'en a pas moins causé des dommages considérables, ne serait-ce qu'au commerce, qui a été entravé en certains points et complètement paralysé en d'autres pendant plusieurs mois. Aussi, peut-on compter qu'avec le retour du calme et de l'ordre une grande activité va se manifester dans les républiques jusqu'ici troublées et que les affaires vont y prendre un essor plus grand que toute autre époque de leur histoire. On peut s'en réjouir aux Etats-Unis, et particulièrement dans le sud et à la Nouvelle-Orléans qui sont plus directement intéressés.

Mais cette paix sera-t-elle de longue durée ? C'est ce qu'on ne saurait dire, car chez des peuples comme ceux de l'Amérique Centrale c'est plutôt l'imprévu qui arrive. Le président du Nicaragua, Zélaya, a triomphé du Honduras avec une facilité qui doit lui donner une haute idée de sa puissance, et cette circonstance n'est pas certainement de nature à le faire renoncer à son ambition de placer sous sa dictature toute l'Amérique Centrale, ambition qu'on lui a prêtée plusieurs fois avant et pendant la guerre qui prend fin.

Cependant, le traité que viennent de signer les commissaires du Nicaragua et le fait que les troupes de ce pays vont rentrer incessamment dans leurs foyers et que des élections vont être ordonnées dans le Honduras pour le rétablissement du gouvernement régulier, semblent indiquer que Zélaya a renoncé, au moins temporairement, à son projet. Il fera bien d'y renoncer définitivement, car il est hors de doute que les gouvernements des deux grandes puissances de l'Amérique du Nord, les Etats Unis et le Mexique, sont fatigués des troubles presque constants que causent les ambitions dictatoriales des chefs des régions centrales, et il est plus que probable qu'à la première alerte ils interviendront plus énergiquement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

Layette royale

Lorsque, suivant l'usage traditionnel, la "Gazette officielle" de la Cour d'Espagne eût annoncé solennellement que Sa Majesté la Reine Victoria allait donner prochainement un héritier au trône, une vive joie s'empara des habiles ouvrières en lingerie, dont les mains expertes et le goût délicat sont célèbres dans toute la péninsule. Brodeuses, dentellières, rucheuses et pelisseuses se consolèrent du chômage forcé de ce rude hiver, en caressant l'espérance d'une besogne agréable et bien rémunérée, à laquelle elles apporteraient toute leur intelligence et tout leur cœur. Car c'est un honneur insigne de contribuer à la confection du trousseau royal.

Elles furent vite engagées par les principales maisons de lingerie de Madrid, qui convoquèrent aussi les dessinateurs les plus réputés, dans l'espoir qu'une partie de la layette princière leur serait confiée.

Et, dès lors, les demandes d'audience affluèrent au palais. Chacun met son ingéniosité à composer les parures les plus inédites, les ornements les plus délicats, afin de les soumettre au goût très sûr de la jeune souveraine. Celle-ci, radieuse, le regard rayonnant d'une joie grave et pure, accueille chaque jour les marchands, félicite les ouvriers, combine avec eux les modèles, manie les étoffes, corrige les dessins, et s'émerveille devant l'effort de tous ces humbles créateurs.

L'orgueil, sur son beau front, pour
[la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve

Ses appartements privés regorgent de choses menues et fragiles destinées à l'enfant désiré. Sur les fauteuils, sur les tables de son boudoir de satin blanc, s'étalent les batistes légères, les mousseuses dentelles, les broderies diaphanes, les mousselines transparentes.

Les sœurs de la "Miséricorde" sont chargées de coudre et de broder six douzaines de lilliputiennes chemises, en linon ajouré, garnies de fines Valenciennes. De plus, elles doivent fournir vingt-quatre manteaux de bain, en flanelle crême, brodés de soie blanche et incrustés de guirlandes de muguets, de pâquerettes ou de myosotis.

Huit douzaines de cache-maillots en soie brodée et incrustée de point de Venise et d'Alençon seront confectionnés par les pupilles du Sacré-Cœur de Jésus de la rue Don-Pedro.

Quoique les souveraines, mûs par un noble sentiment de patriotisme, aient décidé que le trousseau du royal infant serait entièrement élaboré par des mains espagnoles et que tout serait acheté à l'intérieur du royaume, une des plus importantes maisons de la "Carrera San Jeronimo" a fait venir de Paris deux des plus séduisants modèles de pelisses. L'un est en moire blanche brodé de fleurs de lys d'Irlande, l'autre en météore, rose pâle semé de fleurettes d'argent. Le béguin pareil, avec ses deux bouquets d'edelweis, est un chef d'œuvre de grâce et d'élégance.

***

La congrégation des orphelines de Sainte-Catherine est affairée pour la dernière main à mettre à de ravissants draps brodés et enrubannés, à de mignonnes taies d'oreiller, portant dans l'angle la couronne fermée de Castille. Là aussi ont été exécutées les spumeuses couvertures de satin ouaté, fourrées de cygne, les rideaux de brocatelle blanche, enrichis de précieuses dentelles.

La confrérie de Sainte-Isabelle fait les minuscules brassières et les langes mœlleux.

Enfin, par une touchante pensée, on a confié aux religieuses de la "Inclusa"—couvent possesseur d'un tour, où les mères vaincues par la misère abandonnent leurs petites filles, qui deviennent plus tard d'actives ouvrières—la confection de toutes les garnitures des différents "moïses" de satin dans lesquels reposera le royal baby. Ces orphelines, qui n'eurent un berceau que grâce à la générosité de la Cour—c'est en effet la Reine Christine qui subvient à l'entretien des fillettes recueillies—mettront toute leur gratitude à parer avec soin la couche de l'héritier du trône.

Enfin, plus de deux cents jeunes femmes sont occupées, voici plus d'un mois, à broder le précieux voile de baptême qui réalisera un prodige de patience et de goût. Incrusté d'Irlande et de point à l'aiguille, ainsi que la robe et le manteau, il représente une fortune.

Chacun de ces objets fragiles porte en relief les armes de Castille.

Le bureau de l'"infantito" est celui où son aïeul Alphonse XII dormit son premier sommeil. C'est une large conque de vermeil reposant sur quatre colonnes corinthiennes. Deux autres colonnes soutiennent un dais formé de la couronne royale.

Ce berceau possède huit garnitures de nuances et de tissus différents. L'une d'elles est toute en point de Bruxelles, d'une valeur inestimable et fait partie du Trésor de la Cour. Une autre, spécialement dessinée et conçue par la jeune Reine, est de drap d'argent sur lequel courent des guirlandes Louis XVI en églantines roses, et des papillons brodés en relief.

Le rose et le blanc sont d'ailleurs les couleurs qui dominent dans le trousseau royal.

On y retrouve les préférences de la jeune mère, la "petite Reine blonde," comme la nomment gracieusement les gens du peuple.

Elle aime ces nuances délicates qui siéent à la fraîcheur de ses vingt ans.

La layette est prête. L'écrin est digne du trésor qu'il attend.

Que d'espoirs, que d'illusions, que d'événements dépendront, dans l'avenir, de la façon dont ces frêles étoffes, ces fastueuses fanfreluches auront abrité, protégé et préservé le petit être débile qu'elles vont enserrer dans leurs plis !

QU'EST-CE QUE LA FATIGUE ?

Peut-on soigner la fatigue comme une maladie ? Les docteurs patentés répondent affirmativement.

La Faculté nous apprend, par exemple, qu'il y a une hygiène de la fatigue ; il y a une bonne et une mauvaise fatigue. Tout le monde sait cela. Les physiologistes donnent des explications, mais, ce qui importe surtout, c'est la guérison ; on guérit, car, et ceci est l'observation savante, la fatigue est un empoisonnement :

Les savants inclinent à croire qu'il y a, dans la fatigue, non seulement dépense exagérée de matériaux, mais aussi empoisonnement, parce que les déchets de cette consommation anormale s'accumulent dans les organes, et que le sang ne suffit plus à fournir assez d'oxygène pour les brûler. Il y a empoisonnement local du muscle fatigué, qui perd son élasticité, et empoisonnement général de l'organisme, qui réagit par de la fièvre.

Ainsi, le corps se charge d'acide urique, comme chez les goutteux avant l'accès de goutte ; si bien qu'on a vu, chez des goutteux, un exercice trop violent déterminer un accès.

Il y a déjà longtemps, un malin physiologiste, après avoir fatigué la patte d'une grenouille à force de la faire contracter sous l'influence d'un courant électrique, injecta dans les vaisseaux sanguins, où circulait un sang intoxiqué de l'eau toute simple, seulement un peu salée : la patte devint plus fraîche et plus active ; elle était reposée. On peut faire des "extraits" de muscles fatigués, en les prélevant sur l'animal et en les faisant macérer dans de l'eau : si on injecte dans un muscle frais de l'extrait de muscle fatigué, on fatigue instantanément le muscle frais, sans qu'il ait travaillé. Mosso fatiguait un chien en lui injectant du sang de chien fatigué : c'était la transmission de la fatigue.

Voilà de quoi donner carrière à l'imagination.

Nous guéririons notre fatigue en faisant passer dans nos veines une abondante irrigation d'eau salée, ou en nous faisant "transfuser" le sang d'un ami.

Les expérimentateurs n'ont pas encore pu faire un grand nombre d'expériences, si ce n'est sur les animaux. Il paraît qu'entre amis on ne se prête pas son sang volontiers. Nous serons obligés de rester, en cela comme en beaucoup d'autres choses, les tributaires des bêtes.

Le procédé suggéré donne la clé du mot populaire : se faire une pinte de bon sang.

La pinte de bon sang est, au propre et au figuré, le meilleur remède contre les empoisonnements du corps et de l'esprit ; mais il faut que ce soit vraiment une pinte de bon sang. Ne vous trompez pas. Sinon le remède pourrait être pire que le mal.

Voulait-il tuer ou taper le grand-duc Alexis ?

Le 9 avril dernier, dans la journée, un jeune homme d'allure aristocratique, revêtu de l'uniforme de la marine russe, se présenta au domicile du grand-duc Alexis, 38, avenue Gabriel, et demanda à être introduit auprès de celui-ci. Le grand-duc était absent ; l'élégant lieutenant se retira en déclarant qu'il reviendrait le lendemain. Cependant le capitaine Vessekine, l'aide de camp de service, avait été frappé par quelques détails de la tenue du visiteur : l'uniforme n'avait point le nombre habituel de boutons, le passe-poil n'était pas règlementaire.

L'aide de camp conçut des soupçons. A tout hasard il prévint le service de la Sûreté, qui envoya un inspecteur.

Le mercredi matin, ainsi qu'il l'avait annoncé, l'"officier de marine" se présenta. Cette fois il portait l'uniforme de cadet....

Sur l'ordre du capitaine Vessekine, le policier mit la main au collet du jeune homme, que l'on conduisit chez M. Daltroff, commissaire de police.

Là, on le fouilla.

LE GRAND-DUC ALEXIS

Il n'avait d'autre arme que le court poignard, d'ordonnance dans le corps des cadets, et qui se porte suspendu à un baudrier. Son portemonnaie contenait 35 centimes. Dans un portefeuille, on découvrit une carte d'étudiant en droit de la faculté de Paris.

Elle était au nom de Miloch de Zelitch.

—Tel est mon nom, fit le jeune homme. Je suis le prince Miloch de Zelitch, né le 13 novembre 1878, à Bichaletz (Autriche).

M. Daltroff n'en écouta pas plus et envoya "l'inculpé" au Dépôt.

Bientôt après, il comparaissait devant M. le juge d'instruction Leydet.

Interrogé par ce magistrat, le prisonnier protesta de la pureté de ses intentions.

—J'étais venu, dit-il, demander au grand-duc Alexis de me faire rapatrier.

Puis, en réponse à diverses questions, il déclara qu'il avait le droit de porter l'uniforme de lieutenant de vaisseau, étant officier de la marine russe.

Cependant, M. Leydet faisait procéder à une perquisition au domicile de l'inculpé, 15, rue Pascal.

M. Fouquet, commissaire de police, qui effectua l'opération, ne découvrit dans la chambre de Miloch de Zelitch aucun objet suspect. Mais, dans une malle, il trouva l'uniforme de lieutenant de vaisseau que portait le jeune homme le 9 avril, plus une tenue de "conseiller de collège" (commissaire du bord dans la marine militaire russe).

M. Fouquet saisit également deux passeports, dont l'un pour la Russie : quelques titres au porteur sans valeur, des cartes de visites ainsi libellées :

CHEVALIER M.-V. DE ZELIC
Ex-officier du département des armées de terre et de mer de la maison impériale russe.

Rue Pascal, M. Fouquet apprit que le prince de Zelitch était en France depuis deux ans ; il y avait déjà fait un voyage en 1901. Il n'était ni lieutenant de vaisseau, ni cadet, mais avait un goût marqué pour l'uniforme et ne manquait jamais de se parer des tenues galonnées qu'il possédait. Le jour de la mi-carême, on l'avait vu sur les boulevards en lieutenant de vaisseau.

Ayant recueilli ces informations, M. Fouquet avisa le juge d'instruction, qui reprit l'interrogatoire du prince.

Celui-ci convint qu'il avait menti.

—Je ne suis plus officier, dit-il. Si je porte des uniformes trouvés chez moi, c'est pour dépister les terroristes qui m'ont condamné à mort ; je fus, en effet, fonctionnaire dans la police russe.

—Mais que but poursuiviez-vous en vous présentant chez le grand-duc Alexis ? fit M. Leydet.

—Une recommandation.

Et le prince refusa d'en dire plus long sur cette recommandation.

—Certes, il y avait là bien des obscurités et des contradictions, mais un fait demeurait : rien ne permettait de supposer que le jeune homme fût l'agent des terroristes désireux de supprimer le grand-duc.

M. Leydet, dans ces conditions, ne crut pas pouvoir détenir plus longtemps le prince. Au surplus, cet étudiant en droit, régulièrement inscrit sur les registres de la faculté, avait un domicile certain. Rien ne s'opposait à l'élargissement du faux lieutenant.

Les portes de la Sûreté s'ouvrirent devant lui.

L'instruction n'est cependant pas close à son égard.

Mérimée et Bismarck.

A propos de Mérimée à qui l'on va rendre un hommage bien mérité, rappelons que de par son rôle à la cour de Napoléon III, il fut en relations avec Bismarck.

C'est en 1865, à Biarritz, qu'il fit sa connaissance. Il se promena un matin durant plus de trois heures, avec lui. Il l'étudia et comprit toute l'importance et la puissance de caractère du ministre allemand. A ce point que, après 1866, l'auteur de "Colomba" ne faisait plus un projet pour un temps plus ou moins à venir sans ajouter : "Si M. de Bismarck le permet".

En 1867, Mérimée est toujours inquiet des menées de Bismarck. Une seule fois, à ce propos, sa verve reparaît. Lui aussi veut rire comme tout le monde et il écrit : "Rien de plus comique que M. de Bismarck en casque et en cuirasse."

Mais l'auteur des "Lettres à une inconnue" redevient vite sérieux. Il pressent malgré lui la guerre prochaine et si fatale. Il pense sans cesse au ministre allemand. Et lorsqu'un prince de Hohenzollern est candidat au trône d'Espagne, Prospère Mérimée écrit, le 7 juillet 1870, à son ami Panizzi : "Il n'y aura point de guerre, à moins que M. de Bismarck ne le veuille absolument."

Le pressentiment de Mérimée se réalisa malheureusement.

ORPHEUM.

Albert Bellman et Lottie Moore sont des artistes complets de vaudeville : ils chantent, dansent, jouent la comédie et le drame, et le tout avec talent. Aussi sont-ils très applaudis à l'Orpheum. Les autres artistes contribuent aussi au succès des représentations.

Un programme tout spécial est préparé pour la semaine de clôture de la saison, qui commence lundi.

Mutations dans le service consulaire.

Washington, 25 avril—Les mutations et promotions suivantes dans le service consulaire ont été annoncées ce matin à la Maison Blanche :

M. Ethelbert Watts, de la Pennsylvanie, consul général à St-Pétersbourg transféré à Bruxelles ; M. Soren Listol, du Minnesota, consul général à Rotterdam, transféré à St-Pétersbourg.

Ces changements sont causés par la mort de M. George W. Roosevelt, un parent du président, qui remplissait les fonctions de consul général à Bruxelles.

L'impératrice douairière de Russie rentre à St-Pétersbourg.

Paris, 25 avril—Le président Fallières et le ministre des affaires étrangères Pichon se sont rendus aujourd'hui au Bourget, près de Chambray, pour saluer à son passage l'impératrice douairière de Russie qui après un long séjour à Biarritz rentre à St-Pétersbourg.

Audience d'adieu.

Rome, 25 avril—Le Pape a reçu aujourd'hui en audience privée d'adieu Monseigneur Sabaretti, délégué apostolique à Ottawa, Ontario, qui retourne prendre son poste.

Le transfert du corps de Léon XIII.

Rome, 25 avril—Le bruit court maintenant que le transfert du corps du Pape Léon XIII, de la Basilique de St Pierre à l'église de St Jean de Latran, aura lieu le 10 mai.

A la Maison Blanche.

Washington, 25 avril—Le président Roosevelt a discuté aujourd'hui avec M. Harry S. New, président du comité national républicain, diverses questions de politique nationale.

Aux journalistes qui cherchaient à l'interviewer à sa sortie de la Maison Blanche M. New a refusé de parler de politique.

Il a cependant bien voulu annoncer que quatre villes se disputaient déjà l'honneur d'accueillir les délégués à la prochaine convention nationale du parti républicain, à savoir : Chicago, St Louis, Kansas City et Seattle.

Le choix de la ville dans laquelle sera tenue la convention sera décidé par le comité national dans son assemblée de décembre prochain à Washington.

Incendie.

Millen Fall, Mass., 25 avril—Une centaine de cottages et un hôtel ont été détruits cet après-midi à Lake Pleasant, par un incendie.

Les pertes s'élèvent à $150,000. Les cottages servaient de lieu de rendez vous aux assemblées de l'association spiritualiste.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 106 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

III

LA VOLUPTÉ DU SACRIFICE.

(Suite.)

Mais on aurait peut être irrité Frinette, si on avait essayé de lui dire qu'elle ne faisait pas là quelque chose de très grand, de très beau, et qu'elle n'avait pas tout autant de mérite à repousser Francis que celui-ci à vouloir accomplir son miracle.

Elle était donc très heureuse, très fière, dans sa désolation amoureuse ; et la brave Marion n'y comprenait plus rien du tout.

Que sa petite Frinette fût la plus sage, la plus raisonnable jeune fille de Paris, elle n'en doutait pas ; et qu'elle eût accompli, sans hésiter, une rupture, qui avait bien quelque chose d'héroïque, Marion en avait aussi la certitude.

Cela était bien conforme à l'idée qu'elle se faisait du cher trésor, sur lequel elle veillait comme un chien de garde.

Mais une rupture sans une grande crise de nerfs, tout au moins un torrent de larmes..... sans une confidence, surtout !... Marion en était tout "estomaquée."

C'est qu'elle n'avait même pas remarqué une nuance de mélancolie sur les traits de Frinette : et jamais camarade n'avait été si gaie, si légère, d'esprit aussi libre.

Elle se figura, pendant quelque temps, que cela dissimulait un profond nervosisme, et qu'un grand orage devait gronder sous une surface aussi sereine. Elle devait reconnaître bientôt que jamais Frinette n'avait été plus heureuse, avec quelque chose même de plus éclatant, de plus radieux.

C'était au moment où une nouvelle évolution se faisait dans ce petit cerveau. Après s'être comparée à quelques héroïnes, telles que Bérénice ou Chimène, car c'est une des plus grandes faiblesses de l'orgueil que de vouloir s'égaler aux personnages célèbres avec lesquels on se figure avoir quelque ressemblance, Frinette était prise d'un mysticisme factice, qui la faisait se précipiter, dès qu'elle était seule, soit à la Madeleine, soit à Notre-Dame de Lorette.

Elle offrait son amour à Dieu et voulait être approuvée et particulièrement aimée par lui, par Jésus surtout.

Un soir, même, dans un moment d'exaltation, elle consulta un vieux prêtre, lui confiant le trouble soudain de son âme sur ceci : — Puisqu'elle avait résolu d'écarter de sa vie un jeune homme qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne devait pas épouser, ne recourrait-elle pas au moyen le plus simple, le plus classique pour dresser entre eux une barrière infranchissable : la religion ! Et, puisque aucun homme n'aurait jamais, d'elle, son ardent besoin d'amour et de dévouement, n'était ce pas à Dieu qu'elle devait l'apporter ?

Le prêtre ne put qu'approuver son désintéressement, quoique, dit-il, toutes les créatures de Dieu soient égales.... Enfin, il est sage de ne pas entrer de force dans une famille où l'on apporterait le malheur, tout au moins la désunion....

Mais un désespoir amoureux ne saurait tenir lieu de vocation ; et on peut honorer Dieu, en demeurant fidèle à ses préceptes dans la vie sociale.

Cet entretien provoqua une nouvelle exaltation d'héroïsme, de sacrifice, chez Frinette, mais tout intérieure ; car elle s'imposait, dès lors, une surface encore plus riante, plus aimable, plus complaisante, ainsi qu'il convient à une créature qui tend à la perfection. Marion ne l'entendait plus fredonner le moindre refrain léger ; et ce petit caractère qui faisait dire à la brave fille que, par moments, on ne pouvait pas plus toucher à son amie qu'à une ortie, n'avait plus la moindre aspérité.

A l'atelier, Frinette était devenue aussi d'une douceur incomparable, mais y travaillait avec un acharnement que rien ne lassait, créant modèles sur modèles, inventant le plus jolis détails, suggérant des idées aux coupeurs, à madame Kunerwald, établissant si bien sa supériorité que son étonnante réussite ne causait presque plus de jalousie — sinon à Marion, chez qui cette jalousie se mêlait de plus en plus d'inquiétude : car on a beau être adroite, intelligente et aussi capable, dans sa jeune cervelle, de diriger une maison que des employées expérimentées, il n'est pas naturel que l'on franchisse, en quelques mois, quelques semaines presque, les étapes qui séparent la situation d'une simple ouvrière de ce rôle de première qui excite, si vivement l'ambition féminine dans ces petites ruches de travail.

Et Frinette commençait à être quelque chose de plus : elle était devenue la favorite de madame Kunerwald, au point que celle-ci, à deux reprises déjà, l'avait emmenée dans son auto, sous prétexte de voir des toilettes au bois de Boulogne, puisque, si créatrice de la mode que l'on soit, il faut bien prendre quelques idées aux autres.

Or, Frinette, avec sa parfaite franchise, avait déclaré que, de ces promenades, on ne rapportait pas la moindre récolte ; car, si l'on allait au Bois le matin, on n'y rencontrait à peu près personne encore ; l'après midi, on y croisait surtout des étrangères et un peu de fretin revenu de Trouville, de Dieppe, en costumes à demi défraîchis.

—Alors, faisait Marion, de mauvaise humeur, à quoi bon t'emmener comme ça en auto ?... Elle commence à me déplaire, tu sais, ta madame Kunerwald !

—Ma madame Kunerwald !... Ma madame Kunerwald.... répliquait Frinette. Est-ce que ce n'est pas toi qui nous as fait venir dans sa maison ?.... Et je me demande, en vérité, de quoi tu te plaindrais !

—Est-ce que je me plains pour moi !

—Alors, qu'est-ce que tu veux ? .... Est-ce que je puis me plaindre, moi ?... Mes appointements vont être augmentés au mois d'octobre ; nous allons nous mettre des sous de côté, va ma bonne Marion .... profiter de l'aubaine.... et être bien prêtes, pour le jour où nous voudrons nous établir !

Il suffisait de cette perspective pour ramener le calme et la bonne humeur chez Marion ; elle se jetait au cou de Frinette :

—Je t'adore, tiens !....

Seulement, elle ne voulait plus du tout de cette "association," qu'elle avait jadis tant caressée.

—Est-ce que je peux m'établir avec toi ?.... Est-ce que je peux me mettre en comparaison avec toi ?....

—Pourquoi pas, s'il te plaît ?

Marion haussait les épaules.

—Tu sais bien que tu m'es mille fois supérieure ! Tout ce que je te demanderai, c'est de bien me prendre avec toi .... que je sois là, à tout surveiller.. qu'on ne te vole pas, qu'on ne t'exploite pas....Et j'aurai l'œil sur la clientèle comme sur les fournisseurs !

—Et tu prétends que ce n'est rien, toi, cela !.... Mais un bon chef de manutention, c'est la fortune d'une maison !

—La fortune d'une maison, c'est ton chic, tes idées..... Le jour où tu voudras la lâcher, ta madame Kunerwald, tu auras toute la clientèle que tu voudras ....Tout le monde le dit, à l'atelier : aussitôt que les clientes sont en face de toi, elles n'en ont plus que pour toi !.... Je m'étonne, même, que madame Kunerwald n'en prenne pas déjà ombrage !

—Chut !.... chut ! ... faisait Frinette, d'un air tout finaud. Ne va pas crier cela, au moins ! Profitons de la veine..... Qui sait, même, reprenait-elle, en clignant des yeux, si notre intérêt n'est pas d'avoir suffisamment de patience.... de bien la conquérir, cette madame Kunewald que tu me reproches, comme si elle était plus particulièrement à moi ?.. Est-ce que tout le monde ne sait pas qu'elle est riche.... qu'elle n'a fondé cette maison que pour se distraire un peu, sur la fin de sa carrière ?... Un beau jour, quand ça lui chantera de s'en retourner en Angleterre.... ou en Amérique.... car elle en parle sans cesse, est-ce qu'il ne faudra pas que quelqu'un continue ses affaires, ici ?.... Et puisqu'elle s'est toquée de moi, est-ce que ça ne pourrait pas être moi ? .... avec son comptable à la caisse, bien entendu.... Est-ce que ce serait la première fois qu'une employée aurait succédé à sa patronne ?.... Me vois-tu, hein ! Marion, établie place Van-